

L'aventure continu(e)

La passe, aventure du siècle, c'est un titre de rubrique d'une grande pertinence, la marque de ce qui est au vif même de la psychanalyse et de son actualisation permanente. Ainsi, la nouvelle rédaction de *La Cause du désir*, semble vouloir à la fois s'inscrire dans une continuité et proposer une ouverture aux contingences. *Inquiétantes étrangetés*, c'est par ce thème que le numéro 102 nous introduit au changement. Fabian Fajnwaks, dans son éditorial, souligne qu'il faudrait plutôt lire *familiarité*. C'est aussi bien l'un que l'autre, mais dans une altérité Autre que suppose l'inconscient ; celle, écrit-il, qui surgit lorsque le familier s'étrange. Formulation qui pourrait se trouver sous la plume de Levinas, en ce sens que « l'autrui est prochain » [\[1\]](#) et que l'éthique conduit à nous faire responsable de lui. C'est de cet étrange dans le familier que nous devons nous saisir. Aussi, nous laisser prendre en abordant le nouveau de la revue de l'École par des rubriques aux résonnances qui aiguïsent notre curiosité : controverses, rencontre, exploration, miroir, détours, fenêtres. Elles sont là, peut-être pour durer ou, aussi bien, ne seront-elles qu'éphémères.

Le volume s'ouvre sur un remarquable hommage à Jean Starobinski et par la reprise de la publication de l'entretien exceptionnel qu'il avait accordé à Judith Miller et Alain Grosrichard. Tout comme Lacan, nous pourrions être un lecteur *attentif* de cet esprit brillant dont les recherches inlassables sur la mélancolie dénotent d'une position éthique face à un sujet avec lequel « on n'en a jamais fini ». J. Starobinski est celui qui décrit au mieux l'*acedia* à *L'encre de la mélancolie* [\[2\]](#). Le mélancolique oscille de l'instant d'une intuition fulgurante – avivant l'évidence pour ne pas dire la vérité – à l'enferment de la pensée dans le désespoir et la pétrification. Ainsi, « c'est presque toujours le mélancolique qui dénonce le monde masqué », ne reculant pas à

une « redoutable ironie qu'il s'applique à lui-même. ».

« Le désir de l'homme c'est l'enfer » [\[3\]](#) dit Lacan, dans sa réponse à Marcel Ritter. Cet enfer, qui est aussi ce qui le fait *parlêtre*, c'est d'être effet de *lalangue* et du trauma qui en résulte et le constitue. Tout rêve en porte la marque – pas seulement celui qui s'impose dans les suites d'une rencontre traumatique et qui se voit saturé par le réel – que Freud avait appelé l'ombilic du rêve et dont Lacan précise que « c'est un trou, c'est quelque chose qui est la limite de l'analyse. » On retrouvera plus loin ce que Jacques-Alain Miller avait souligné d'une « exaltation du trou » dans le dernier enseignement de Lacan.

Trouble de mémoire sur l'Acropole, étrangeté de ce que le regard *voit*, faille de la mentalité, Big Data, héautoscopies, figures du double, croyance, acrobatique des corps augmentés, ce qui traverse le corps d'une femme, chacun trouvera à s'enrichir de la lecture des travaux souvent surprenants où l'on croise cette *Unheimlich* dont Marina Lusa retrace la construction précise par Freud et sur laquelle on s'arrête longuement et heureusement avec Jean-Luc Nancy.

La clinique présentée dans ce numéro est originale et l'étonnant du titre de l'article de Jean-Robert Rabanel, *Le signifiant perplexifiant*, pourrait dire la surprise que chaque texte cèle. La peinture, le cinéma, l'écriture, la photographie, sont au rendez-vous de ces fenêtres qui animent l'étrangéité qui nous gagne et nous enseigne. Les brèves de divan mettent « en exergue l'acte » écrit Michèle Elbaz et on ne peut qu'en être saisis.

Inquiétantes étrangetés, c'est au « pluriel » que *La Cause du désir* les décline dans ce qui fait notre actualité.

[\[1\]](#) Levinas E., *Altérité et transcendance*, Paris, Fata Morgana, Le livre de poche, 1995, p. 45.

[\[2\]](#) Starobinski J., *L'encre de la mélancolie*, Paris, Seuil,

2012.

[3] Lacan J., « L'ombilic du rêve est un trou », *La Cause du désir*, Paris, Navarin, n°102, 2019.

« Les nœuds ça s'imaginent et, plus exactement, ça ne s'imaginent pas »

« Les nœuds ça s'imaginent et, plus exactement, ça ne s'imaginent pas » [1]

Bernard Lecœur

Après la lecture du numéro 102 de La Cause du Désir, Bernard Lecœur situe une inquiétante étrangeté pour le psychanalyste : l'expérience du nœud borroméen.

Tel qu'en parle Freud, l'inquiétante étrangeté touche aux limites de l'imaginaire et témoigne d'une déroute de l'image ainsi que de son émancipation.

Une toute autre dimension de l'*Unheimlich* s'est faite jour lorsqu'une pratique, parfaitement inédite pour la psychanalyse, est venue brouiller les cartes de la reconnaissance imaginaire. Cette pratique repose sur une immersion du corps dans un espace pour le moins original. C'est la situation produite par l'exercice auquel Lacan a

consacré la fin de son enseignement, celui d'une pratique concrète des nœuds et dont il s'est efforcé d'éclairer les effets produits sur celui qui s'y adonne.

Que se passe-t-il lorsqu'un sujet, animé du désir de rendre tangible la fabrication du nœud borroméen, tente la performance d'une monstration qui ouvre sur un au-delà de la mise à plat, ordonnée par un dessin ?

La pratique concrète du nœud implique de ne pas battre en retraite devant la matière : corde, papier, balle de ping-pong voire chambre à air... et donc, aussi, de ne pas reculer devant la fréquentation incontournable du trou. Le maniement de pareils solides, indique Lacan, révèle combien le corps, toujours prisonnier de la sphère, reste empoté. Celui qui s'y emploie se retrouve, le plus souvent, très à l'étroit et même coincé dans un enchevêtrement où se conjuguent l'impuissance, l'inhibition et l'inquiétante étrangeté [\[2\]](#).

La pratique du nœud borroméen est un mode de présentation de l'étrangement familier, parfaitement distinct de l'expérience du reflet. La différence repose sur une rencontre avec un imaginaire d'un autre genre, insensible à la reconnaissance, où la dimension du semblable fait défaut. Chercher, fouiller, parcourir en tous sens, à l'aide d'une manipulation du nœud, s'accompagne toujours d'un embarras plus ou moins discret qu'ignore aussi bien l'apprentissage d'un art quelconque du nœud qu'une science du tressage. C'est un exercice qui défie la pensée pure, la transparence d'un *cogito*, et consiste à penser avec et par un corps toujours prêt à *sphère* une idée du réel. La tâche est complexe, le nœud étant ce à quoi l'esprit est le plus rebelle. La prise en main du nœud comporte le risque d'une erreur de croisement, désoriente et bouscule tout effort d'anticipation. Dès l'instant où les notions d'intérieur et d'extérieur se conjoignent, que l'intime et l'*extime* se raboutent en une continuité troublante, surgit une butée à l'économie du savoir.

Comment se présente l'inhibition face au nœud ? Ça n'est pas une inhibition intellectuelle, un gel de la pensée aux prises avec le savoir. Plutôt est-ce ce que Freud a appelé une auto-

inhibition. De celle qui – le sujet plutôt satisfait de son état ressenti comme très confortable – ne veut plus faire « aucun pas qui le rapprochât de la fin du traitement »[\[3\]](#). En somme, devant le nœud s'éprouve une réserve capable d'inhiber un moment de conclure. Reste à l'analyste de ne pas s'en faire un destin. « Se briser à la pratique des nœuds, c'est briser l'inhibition »[\[4\]](#).

[\[1\]](#) Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, Paris, Seuil, n°6/7, 1975, p. 59.

[\[2\]](#) Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, pp. 46-48.

[\[3\]](#) Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 232.

[\[4\]](#) Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *op. cit.*, p.60.

Quand le jour d'avant... (nous) saute à la figure

Nous ne cessons jamais de rencontrer des moments où ce que nous pensions stable, cesse de l'être. Nous nous en étonnons et la désorientation que ces fulgurances nous font éprouver, parfois, fait naître un sentiment de colère ou de révolte. D'autres fois, c'est le petit phénomène étrange qui convoque une perplexité anxieuse. Ainsi cette analysante qui, pour répondre à des manifestations d'irréalité rencontrées au volant de sa voiture, doit jouer du cocasse : Elle avertit

l'arbre qui s'isole un peu trop dans le paysage au risque de lui faire quitter la route qu'elle va lui mettre un chapeau ! C'est mieux que de fermer les yeux dit-elle à l'analyste ou de penser en boucle, « regarde la route ! ».

Le numéro 102 de *La Cause du désir*, « *Inquiétantes étrangetés* », nous fait réaliser la pertinence du concept d'*Umheimlich* pour la clinique, bien au-delà des moments subjectifs vécus et théorisés par Freud.

Ainsi nous aide-t-il à aborder celle du trauma à partir de ce qui, toujours, restera fermé. Nous savons que la convocation d'une parole transparente pour en prévenir les conséquences risque de faire fondre le sujet exposé à l'irreprésentable. La réponse de Lacan à une question de Marcel Ritter, publiée dans le numéro 102 de *La Cause du désir* est sur ce point essentielle : « Dans le champ de la parole, il y a quelque chose qui est impossible à reconnaître » [\[1\]](#). Aussi l'analyste est-il respectueux du silence qui peut avoir différentes déclinaisons.

C'est ce dont me parle cet homme, après un voyage dans son pays d'origine qu'il a dû fuir. En France, il a pu être chez lui mais de retour sur sa terre natale, moment tant espéré, il s'était senti jusqu'à la nausée, exclu de son lieu. En se promenant dans une rue de sa ville les souvenirs d'avant lui avaient « sauté à la figure ». Il n'avait pas parcouru cette rue depuis 8 longues années. La retrouver comme il l'avait quittée avait convoqué l'effroi. Bien sûr, il peut dire qu'il en a perdu la parole, qu'il ne sait plus, de retour en France, où est sa place. Mais le choc est ailleurs. Le résidu éjecté, en ce moment précis, c'était lui : impossible de se reconnaître dans ce qui s'était alors révélé, ce trop familier que la leçon de Jacques-Alain Miller [\[2\]](#) nous permet de cerner comme éclatement d'un trou, celui du refoulement primordial. « *Quand le refoulement échoue...émerge alors l'énoncé du démenti et de l'étrangeté, ce que je vois là n'est pas réel* ».

Les passionnants articles de ce numéro 102 nous aident à prendre la mesure d'un *imparlable* que seuls les psychanalystes et quelques autres peuvent aujourd'hui admettre et accueillir. L'idéologie de la transparence, dans ses rapports à la vérité ne cesse jamais de mobiliser un surmoi féroce avec ses effets d'impuissance sur ceux qui se retrouvent dans la peau du petit chef qui applique le protocole et remplit des fiches. S'agit-il de protéger l'ignorance ? Pas du tout ! Plutôt de donner place au réel en jeu dans la parole elle-même. L'offre lacanienne, « Tu peux savoir » inclut cet inattendu. Éric Laurent [3], dans son article sur les espoirs diagnostiques liés au recueil des données, remarque que rien n'empêchera les sujets d'user du bazar des étiquettes pour se trouver quelques points d'appui, au-delà.

Michel Neycensas [4] sait trouver les mots pour dire, à partir d'un tableau de Hammershoi, peintre danois, combien les lieux familiers s'ordonnent à partir d'un silence, d'une solitude qui maintient une opacité, un invisible. Disons que l'énigme, lorsqu'elle n'est pas ramenée à la brutalité du « Qu'est-ce l'Autre me veut ? », est aussi dérangement que précieuse. Les psychanalystes, à l'instar de ce numéro 102 de *La Cause du désir*, s'emploient à la maintenir.

[1] Lacan J., « L'ombilic du rêve est un trou », *La Cause du désir*, Paris, Navarin, n°102, 2019, p.37.

[2] Miller J.-A., « D'un regard, l'étrangeté », *La Cause du désir*, n°102, *op. cit.*, p. 45.

[3] Éric Laurent, « La translation diagnostique et le sujet », *La Cause du désir*, n°102, *op. cit.*, p.70.

[4] Michel Neycensas, « Hammershøi, peindre le silence », *La Cause du désir*, n°102, *op. cit.*, p. 170.

Faire signe

Visuel : © Carole Peclers

Carole Peclers est graphiste, elle travaille pour de nombreuses institutions parisiennes dont les Éditions des Beaux-Arts de Paris. Elle mène également des ateliers d'arts plastiques dans des lieux de soins (Hôpital Marmottant, Centre « Kairos » à Andrésy).

Ses travaux sont visibles sur son site : <http://carolepeclers.fr/>

La Cause du Désir : Qu'est-ce que c'est pour vous une couverture de revue ?

C'est la première chose qu'on voit et qui va introduire à la lecture, la couverture joue sur toutes sortes d'éléments pour un objet papier : il lui faut retenir le regard tout en restant proche du contenu. Une couverture « fait signe » : l'image induit des émotions, fait en priorité appel à ce qui nous échappe avant d'être pensée et renvoyée à des mots. La typographie, selon son dessin, est un autre signe, un accent associé, non redondant si possible..

Une couverture a plus d'intimité qu'une affiche : on peut faire appel à une image qu'on peut, après le premier regard revisiter avec le temps.

L.C.D. : Comment avez-vous travaillé pour Inquiétantes étrangetés ?

C'est un titre très évocateur, qui trouvait une résonance dans mon vécu personnel. Au détour de mon travail de graphiste s'est développé mon travail de peintre, après ma psychanalyse.

Il s'agissait de m'appuyer plus au corps dans cette nouvelle pratique et d'ouvrir à une autre démarche en laissant venir les formes par le geste, ou en les capturant impulsivement (photographies) : des productions personnelles qui établissaient un dialogue avec mes propres inquiétantes étrangetés.

J'ai gardé ces productions en lien avec l'inconscient sous forme d'un journal visuel, dans lequel je puise parfois en tant que graphiste, ce que je ne fais pas pour tous les thèmes. Dans ce cas précis, s'ouvrait cette possibilité. Le travail s'est tissé en dialogue avec vous et a pris toutes sortes de chemins. Finalement c'est cette dualité photo-peinture, d'un objet transformé, qu'on a choisie.

Je ne veux pas « illustrer ». Ce qui est important pour moi c'est qu'il y ait une rencontre entre une image et un titre, un concept, que j'éprouve la contingence de cette rencontre, c'est donc très personnel.

Je travaille à partir de la demande en laissant un espace pour cette rencontre, sans savoir si elle se fera ensuite pour ceux à qui j'apporte le travail. Ce qui fait que la recherche peut être longue. Une image littérale ne m'intéresse pas. Je cherche à rencontrer une image et à proposer cette rencontre à d'autres.

L.C.D. : Quelle place occupe la graphie du titre, le choix de son écriture ?

Les mots et la manière de les écrire occupent une place essentielle. Cela crée une relation de jeu qui doit laisser sa place à l'énigme entre le concept et l'image. Choisir une typo c'est comme mettre un accent spécifique sur une lettre.

Même quand on choisit une typo identique pour tous les numéros d'une revue, il faut veiller à ce qu'elle soit capable de porter à chaque fois cet accent. Je suis très heureuse que nous ayons fait le choix d'élargir cette exploration en variant la façon d'écrire le titre pour chaque numéro, de donner toute sa place à cet accent, ce qui ouvre à une

perception différente de l'image. C'est un point essentiel dans mon métier, qui parfois est écrasé par des commandes encombrées par une demande d'efficacité. Evacuer la surprise, ne pas surprendre, c'est viser une efficacité vide. La traduction s'appuie à la forme, emporte image et typographie associées, et aussi les couleurs etc.

Je travaille par ailleurs en tant que maquettiste cette fois pour accompagner de jeunes artistes au Beaux Arts : traduire avec eux ce qu'ils veulent dire permet de découvrir le lien aux formes qu'entretient chacun au plus intime, à partir de ressentis très personnels. C'est aussi ce qui s'exprime dans les ateliers que je mène où les conventions techniques sont moins lourdes. La forme visuelle comporte une profondeur, une richesse. Jamais je n'interprète, il s'agit plutôt d'une reformulation. C'est un sujet passionnant la question du dialogue avec les pages.

Maintenant c'est la rencontre avec chaque lecteur et comment il va se l'approprier qui compte ! Je suis enchantée de travailler sur cette revue.